

## ENTRE TECHNIQUE ET CRITIQUE

### Les sciences humaines dans les sociétés modernes contemporaines

#### Introduction

Dans ce texte, il s'agira tout d'abord mettre en évidence la place des sciences dans l'auto-compréhension que les sociétés modernes ont d'elles-mêmes, pour ensuite souligner quelques-unes des médiations concrètes par lesquelles les sciences viennent à prendre cette place. Des exemples seront développés à cet effet, les uns portant sur les secteurs de la production symbolique, les autres sur le monde du travail et de l'entreprise. Le deuxième volet de l'argumentation abordera la question des conceptions de la connaissance qui rendent possible ces transferts et ces modes d'appropriation instrumentale du savoir. Ces conceptions se concrétisent, de nos jours, dans de nouvelles modalités de gestion des institutions de la connaissance, c'est pourquoi il conviendra de s'arrêter un instant sur les conditions institutionnelles de construction des savoirs en sciences humaines et sociales. Enfin, la conclusion permettra d'esquisser une position normative en faveur du développement d'un savoir réflexif participant pleinement au projet de la modernité.

#### LES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES DANS LA MODERNITÉ

Les sciences et les techniques n'ont cessé de prendre une importance croissante, d'étendre leur domaine d'influence et d'intervention dans les sociétés occidentales, depuis l'avènement de "la modernité" vers la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Les sciences humaines et sociales participent pleinement à ce processus, au même titre que les sciences dites "dures". De nos jours, l'impact de leurs savoirs fait qu'elles apparaissent comme des éléments constitutifs des sociétés modernes avancées. L'accroissement des activités de recherche et d'enseignement, l'augmentation du nombre de spécialistes œuvrant dans les domaines des sciences humaines, la croissance du nombre d'étudiants dans ces disciplines, etc, sont des faits avérés qui participent à cette pénétration des savoirs formalisés dans l'univers de l'activité

sociale. Ces transformations structurelles affectent de près ou de loin la forme de l'activité sociale ou, en d'autres termes, de la constitution cognitive du monde social et la reproduction de ses composantes symboliques<sup>1</sup>. On peut faire l'hypothèse que les ressources par lesquelles les acteurs sociaux donnent un sens à leurs activités, se construisent des repères rendant possible l'action, interprètent ce qui se passe, sont aujourd'hui constituées en bonne part de savoirs formalisés issus de l'activité scientifique. Il n'est qu'à songer aux catégories mobilisées quotidiennement pour penser le monde, pour se constituer une représentation intelligible de l'environnement social: les représentations de la situation structurelle des états se construisent à travers les conceptualisations développées par les sciences économiques; la situation sociale est décrite en termes "sociologisants" ou sur la base de sondages d'opinion; les résultats d'élections sont interprétés à travers des outils et des terminologies mis en place par la science politique; l'introspection individuelle est opérée à travers les catégories de la psychologie<sup>2</sup>, etc. Ainsi, les sciences humaines participent à la constitution de catégories de connaissance par lesquelles la société moderne se rend saisissable à elle-même, s'auto-interprète. Les conceptualisations développées au sein de la sphère scientifique se déploient dans l'univers des phénomènes pris initialement comme objet par les chercheurs, dans un mouvement continu entre l'univers de la vie pratique et le savoir objectivant; les savoirs scientifiques deviennent ainsi, au même titre que d'autres types de savoirs, des ressources mobilisées dans la connaissance ordinaire.

1 Sur cette question de la reproduction du sens par le biais de conceptualisations théoriques, on pourra se référer à Henri-Pierre Jeudy, *Sciences sociales et démocratie*, Editions Circé, Belfort, 1997.

2 Pour ce qui concerne la "vulgarisation" de la psychologie, on pourra notamment se référer à la série d'articles réalisés par Robert Castel et Jean-François Le Cerf: "Le phénomène 'psy' et la société française", in *Le débat*, n°1-3, 1980.

Certes, les conceptualisations, les techniques et modes de pensée élaborés par les sciences humaines et sociales sont à la portée de catégories sociales spécifiques. Mais leur usage ne se restreint cependant pas aux seuls groupes sociaux traditionnellement considérés comme "intellectuels", il s'étend à de plus larges catégories sociales au profit de multiples médiations (enseignement, vulgarisation scientifique, médias, école, etc.). Les modalités de "réception" échappent à ses producteurs. Une fois publicisés, ces techniques et ces savoirs sont susceptibles d'offrir un ensemble de ressources cognitives permettant de saisir et d'interpréter l'action sociale, le cours des événements, de se construire des catégories de représentation du monde. Aussi, les acteurs sociaux peuvent-ils avoir recours à des savoirs objectifs, pour structurer leur expérience - ou contrôler celle des autres -, appropriation qui s'observe aujourd'hui de manière manifeste dans les univers professionnels - nous y reviendrons.

### ***La circulation des savoirs et les acteurs de la réappropriation***

Une question fondamentale est bien évidemment celle des modes de diffusion : comment les savoirs circulent et se transmettent, comment l'intervention des acquis scientifiques dans la structuration de l'expérience ordinaire et inversement comment la traduction de problèmes pratiques en questionnements scientifiques sont-ils rendus possibles ? Il serait bien entendu illusoire d'identifier toutes les médiations par lesquelles ces savoirs circulent dans l'espace social.

On peut considérer que les différents procédés de vulgarisation scientifique, et notamment le rôle des médias à vocation "pédagogique", les multiples interventions des spécialistes des sciences humaines dans l'espace public, le système de formation donnant accès aux modes de conceptualisation et de pensée des sciences humaines à une population estudiantine en constante augmentation, etc., figurent parmi les facteurs les plus manifestes de cette transmission. Des processus plus complexes et plus difficiles à cerner sont cependant à l'œuvre, comme la pénétration dans la rhétorique

journalistique de modalités d'exposition s'inspirant des registres d'argumentation propres aux sciences humaines. Louis Quéré compare en effet l'information médiatique à de la "science-fiction" puisqu'elle emprunte à la fois à la science et à la fiction. A la science, elle emprunte le culte du fait et le régime de vérité : pour être crue, l'information des médias doit avoir une apparence et une prétention de vérité, quand bien même les propositions avancées n'aient que l'apparence de la science puisque les destinataires ne bénéficient d'aucun critère pour juger du vrai ou du faux; le public des médias a rarement accès aux référents décriés, ce qui l'oblige à supposer que le narrateur dit vrai ; à la fiction l'information emprunte la forme narrative : ceci compense son incapacité à reproduire telle quelle la forme du savoir scientifique et produit des données tout au plus vraisemblables, parce que non vérifiables par les destinataires " On a manifestement à faire à une transmission des modes d'exposition scientifiques vers les secteurs de l'information médiatique, opérée par des médiations complexes et souvent difficilement identifiables.

Une question essentielle est en outre celle de la réappropriation des savoirs : une sociologie des modes de circulation des savoirs objectivants des sciences humaines devrait être en mesure de mettre à jour les rapports sociaux d'appropriation en lien avec la structuration sociale. L'appropriation du savoir sur le monde social ne s'opère pas de manière homogène. Des processus de traduction sont à l'œuvre, à travers lesquels des acteurs ou groupes sociaux s'emparent de bribes de théories ou de travaux scientifiques pour, dans certains cas, conforter leur posture, se rendre maîtres de situations sociales, élever des prétentions au contrôle sur autrui, légitimer leurs orientations, etc. Ces processus tendent à s'articuler sur des positions sociales de pouvoir: la posture d'observation est inséparablement une posture de savoir, de mise en visibilité d'autrui, et une posture de pouvoir d'action sur ses

---

3 Voir Louis Quéré, *Des miroirs équivoques*, Paris, Aubier, 1982, chapitre 5.

possibilités d'agir<sup>4</sup>. Ces opérations de traduction des savoirs ne sont plus effectuées par les " intellectuels ", au sens classique du terme, qui bénéficiaient du monopole de la production de discours sur le monde social<sup>5</sup>. Les effets sociaux des sciences humaines sont sans doute aujourd'hui moins exercés par les acteurs de ces mêmes disciplines que par des nouvelles catégories en constante augmentation de professionnels (consultants, managers, psycho-sociologues, gestionnaires, conseillers en communication, etc.) situés à la lisière du monde scientifique et des entreprises de conseil, prompts à dispenser à prix forts leurs services et leurs recettes d'apparence scientifique<sup>6</sup>. Le recours abondant - et souvent grotesque - aux modes d'exposition à première vue scientifiques permet la plupart du temps de dissimuler des interventions manifestement idéologiques sous couvert de neutralité scientifique.

### ***Les sciences humaines et sociales dans les secteurs de " la communication "***

Une fois ce cadre d'analyse posé, différents secteurs de l'activité sociale dans lesquels interviennent de nos jours des modes de connaissance propres aux sciences sociales peuvent être analysés dans cette optique. Les travaux de Patrick Champagne, par exemple, ont montré comment l'intervention d'agents au sein du champ politique français, issus pour certains du domaine des sciences humaines et fort enclins à mettre en œuvre des technologies pratiques produites par ces dernières, ont modifié les règles de fonctionnement du " jeu politique ". Cet ensemble de professionnels spécialisés dans l'interprétation politique, politologues, conseillers en communication, techniciens du son-

dage, publicitaires, consultants, affairés à mesurer et analyser " l'opinion publique " à l'aide de la technologie du sondage, est parvenu à façonner de nouvelles pratiques politiques au sein desquelles ils jouent un rôle indispensable, en se constituant ainsi une place de choix dans le jeu politique. L'invocation de l'" opinion publique ", mesurée par la technique du sondage censée représenter la volonté générale, fait intervenir une entité fictive dans les discours politiques, offrant à ceux qui s'en font les porte-parole, les commentateurs politiques et techniciens du sondage, la possibilité d'une ascension en légitimité au sein du milieu politique. Outil de représentation d'une soi-disant " opinion publique ", les sondages s'affirment ainsi comme des techniques d'objectivation du social mobilisées par certains groupes prompts à en tirer profit. Ils œuvrent ainsi à une transformation de l'activité politique, notamment telle quelle se donne à voir sur les plateaux de télévision, mais aussi telle qu'elle est vécue par les acteurs politiques eux-mêmes. Issus pour certains de la science politique, ces experts de l'analyse politique mobilisent, dans leurs interventions médiatiques, des schèmes d'interprétation propres à ce domaine de l'analyse objectivante, conférant ainsi des significations aux comportements et aux paroles des acteurs sociaux souvent étrangères à ces derniers, ce qui participe à la diffusion de nouveaux systèmes d'appréhension des pratiques sociales et politiques. En proposant leurs conseils, commentaires et recettes pratiques, ces experts se font les médiateurs de la diffusion d'éléments de savoirs des sciences politiques et sociales, quand bien même ils peuvent avoir cessé depuis longtemps toute activité scientifique ou académique.

En outre, Loïc Blondiaux a montré que la conception de " l'opinion publique " couramment acceptée de nos jours correspond elle-même à la définition de l'opinion publique historiquement construite par les instituts de sondages<sup>8</sup>. Cette correspondance est le fruit d'un long travail historique de cons-

---

4 Michel Foucault s'est efforcé de mettre en évidence cette articulation entre savoir et pouvoir. Voir notamment : *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

5 Voir entre autres les analyses de Pierre Bourdieu sur les intellectuels : *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980.

6 Montlibert Ch. de, la professionnalisation de la sociologie et ses limites, *Revue française de Sociologie*, volXXIII, 1982, p 37-53.

7 Patrick Champagne, *Faire l'opinion*, Paris, Minuit, 1991.

8 Voir l'ouvrage de Loïc Blondiaux, *La fabrique de l'opinion*, Paris, Seuil, 1998.

traction d'une définition de l'opinion publique, auquel a participé une myriade d'acteurs, spécialistes de sciences sociales, psychologues, politologues, statisticiens, politiciens, journalistes, etc. Il montre qu'à partir des années 1900-1920 aux Etats-Unis, la psychologie et la psychologie sociale ont commencé à prendre le pas sur la philosophie politique dans la production discursive sur l'opinion publique. Ces disciplines se sont spécialisées dans la vérification expérimentale: des recherches tentent de mesurer les effets de la manipulation d'opinion. Dans le domaine des sciences sociales, le recours à la statistique viendra nourrir la réflexion expérimentale par la technique mathématique. Ces sciences entreprennent ainsi de construire une définition de l'opinion publique qui s'imposera largement par la suite et entrera dans le sens commun. Dès le milieu des années 1930, de nouveaux acteurs apparaissent aux Etats-Unis, produisant des discours sur l'opinion publique et revendiquant le monopole de sa connaissance. Ces spécialistes d'un genre nouveau, les sondeurs, deviendront peu à peu des " points de passage obligés vers la maîtrise et la connaissance de l'opinion " <sup>9</sup>, imposant leur médiation pour l'accès à l'opinion au profit de leurs savoir-faire techniques. Une " praxis de l'opinion " se met en place, incarnée dans des " dispositifs d'action politique dont l'objectif prioritaire est de mettre en forme pratiquement l'opinion publique de façon à pouvoir la ranger de son côté " <sup>11</sup>. On assiste ainsi à l'apparition d'un corps de professionnels qui, en s'appuyant sur certains acquis des sciences humaines, s'est spécialisé dans la connaissance et la gestion de l'opinion publique et s'est persuadé de la possibilité de canaliser et de domestiquer cette entité virtuelle, et qui surtout va désormais se réclamer unique porte-parole légitime de cette dernière.

Pour rester dans le monde des médias, on sait combien les grandes chaînes de télévision américaines avaient abondamment recours, dans les années 1970 et 80, à des méthodes issues des sciences sociales dans

leurs études sur des populations cibles pour évaluer, avant leur diffusion, l'impact de nouveaux produits télévisuels potentiellement destinés au grand public <sup>11</sup>. Les chaînes de télévision, à l'instar de n'importe quelle industrie insérée dans un système de concurrence, tentent ainsi de canaliser les goûts du public, pour réduire leurs marges d'incertitude, en testant leurs nouveaux produits sur des publics test avant d'investir dans leur diffusion. Pour répondre à l'incertitude propre au secteur de la production et de la diffusion de l'industrie télévisuelle, elles ont recours aux moyens de la recherche quantitative, à travers des systèmes de mesure des réactions de l'audience, des tests préalables sur un public-cible. Des chercheurs en sciences sociales construisent, sur la base de ces tests, des données concernant les réactions du public. La construction de la connaissance du public-consommateur passe largement par des modes d'objectivation du monde, de mise en intelligibilité de ce dernier à travers une représentation chiffrée de la réalité. Le rôle croissant des données chiffrées et des techniques statistiques dans l'élaboration des programmes a, là aussi, permis la montée d'une nouvelle figure de professionnel au sein de la structure de ces chaînes de télévision, celle des manipulateurs de chiffres issus des sciences humaines et rompus aux astuces de la raison statistique.

Quant au domaine de la publicité, il s'est depuis longtemps montré perméable à l'intégration de savoirs développés par les sciences humaines, puisque leur usage systématique a commencé très tôt dans ces sphères <sup>12</sup>. Le cas du " Centre de Communication Avancée " est un exemple contemporain

---

11 Todd Gitlin, " Prévoir l'imprévisible ", in *Réseaux*, n°39, 1990.

12 Voir par exemple : Stuart Ewen, *Consciences sous influence*, Paris Aubier, 1983. Ewen montre comment, dans les Etats-Unis des années 30, des industriels ont eu recours à la publicité pour agir à grande échelle sur les consciences des potentiels consommateurs de manière à se constituer des débouchés pour le stock de marchandises produites. La conception de ces campagnes publicitaires s'est notamment faite par un recours à la psychologie sociale.

9 *Op. cit.*, p. 120.

10 *Op. cit.*, p. 105.

particulièrement parlant<sup>13</sup>. Les animateurs de ce centre de publicité ont développé, dès le début des années 70, les " socio-styles ", sortes de classements du monde social selon des types sociaux particuliers (les " activistes ", les " matérialistes ", les " décalés ", etc). Au bénéfice d'un parcours universitaire dans le champ de la socio-psychologie, la sociologie ou la psychologie, ils se sont abondamment appuyés sur les méthodes classiques, tant quantitatives que qualitatives, de ces sciences (interviews, entretiens non directifs, observations directes, questionnaires, etc.) pour développer leurs taxinomies sociales. Leur position en marge de la sociologie et du management a rendu possible leur appropriation des auteurs " légitimes " et leurs emprunts à plusieurs disciplines (statistiques, psychologie, sociologie, management, etc.), tout en dénonçant les théoriciens universitaires pour le retrait du monde pratique. Ces publicitaires entendent se faire un nom en tant qu'" intellectuels ", consacrent une partie importante de leurs activités à des conférences, s'appuient sur des intermédiaires (journaliste, enseignants), produisent articles et livres, etc., cherchant à donner un prestige scientifique à des analyses et des données sans légitimité académique. Leurs taxinomies sociales auront un succès réel: les grilles de lecture du social développées par ce centre de publicité sont aujourd'hui plus utilisées dans les domaines de la communication ou du marketing, que les taxinomies issues des milieux académiques. Ce succès a favorisé la diffusion d'une conceptualisation dérivée des sciences humaines et sociales dans le monde publicitaire et dans l'univers social, il a participé à l'élaboration de nouveaux systèmes de représentation et de nouveaux découpages du monde social, prenant progressivement la place d'une représentation de la société divisée en classes, qui jusqu'à peu allait de soi<sup>14</sup>. L'exemple des

" sociostyles " publicitaires permet de saisir tant les modes de diffusion des acquis des sciences humaines et sociales que les transformations du champ de la production intellectuelle, dans la mesure où il met l'accent sur la multiplication des modes de consécration de travaux à prétention scientifique orientés vers des usages opératoires.

### *Les sciences sociales dans le monde du travail*

Les secteurs de la production symbolique ne sont pas les seuls à subir des transformations sous l'effet des interventions d'experts formés aux sciences humaines, armés de leurs savoirs et de leurs techniques d'enquête. Le monde du travail est l'objet, depuis une vingtaine d'années, d'un type de discours et de conceptualisations qu'on pourrait qualifier de " culture ", en relative rupture avec les approches dominantes dans les décennies précédentes<sup>15</sup>. Les sciences humaines ont participé à l'émergence de ce type de discours sur l'entreprise industrielle. En France tout particulièrement, les transformations du champ des savoirs en sciences humaines sur le monde du travail ont en partie fait écho à l'évolution des modes d'implication des salariés développés par les directions d'entreprise et au relèvement des objectifs de la production industrielle. La recomposition, au cours de la décennie '80, des cadres conceptuels pour appréhender le monde du travail - "l'opérateur" remplace " l'ouvrier ",

13 Les lignes qui suivent s'inspirent du travail de Didier Georgakakis, " Une science en décalage ? Genèse et usages des 'sociostyles' du Centre de communication avancée (1972-1990)", in *Genèses*, n°29, décembre 1997, pp. 51-72.

14 Voir Erik Neveu, " 'Sociostyles'... Une fin de siècle sans classes ", in *Sociologie du travail*, 1990/n°2.

15 La rupture réside plus dans l'ampleur du phénomène que dans la nature du processus à l'oeuvre. Ainsi, cette conception des rapports de travail est formulée sans doute pour la première fois dans les années trente aux Etats-Unis par l'Ecole des Relations Humaines. Partant d'une étude des aspects physiques et économiques de la situation de travail, ces chercheurs vont mettre le doigt sur l'importance prédominante des relations sociales pour la production. L'accent mis sur " l'informel ", les " relations humaines " a servi de socle historique dans la mise en place d'un management axé autour de la " culture d'entreprise " et de la dimension sociale et symbolique des rapports de production. A la même époque commence à se développer aux Etats-Unis ce qu'on appellera le " human engineering ", introduit en Europe dans l'après guerre. Sur ce dernier point, voir Michel Crozier, " Human engineering ", in *Les Temps modernes*, n°69, juillet 1951, pp. 44-75.

" l'entreprise " remplace " l'usine ", la " culture d'entreprise " remplace " l'idéologie ", le " manager " remplace le " patron ", etc. -, s'est opérée non seulement de concert avec la " réhabilitation de l'entreprise " dans le discours politique, mais aussi en étroite relation avec de nouvelles exigences élevées par les directions managériales. Deux dimensions peuvent être ici dégagées : la légitimation de l'entreprise privée, qui va de pair avec les tentatives d'introduction du consensus en son sein; la recherche de nouvelles niches de productivité, entre autres dans le " facteur social ". Il s'agit, d'une part, de redéfinir, dans un souci d'harmonie sociale et d'effacement des cultures de luttes salariales, les anciens modes de représentation de l'entreprise en affirmant une idéologie de la collaboration et de la coopération au détriment d'une idéologie du conflit et de l'antagonisme de classes. Les travaux scientifiques sur les organisations, opérant une explicitation de " la culture " propre à une entreprise, mettant à jour son symbolisme ou ses spécificités profondes, ont été d'un apport non négligeable dans l'élaboration de cette vision lisse du monde du travail et cette intégration du conflit<sup>16</sup>. D'autre part, la recherche de productivité pousse les directions à voir dans le " facteur humain " un critère non négligeable de compétitivité et de productivité. Ce facteur est dès lors intégré dans les stratégies de management, notamment à travers une gestion de la main d'oeuvre mettant au premier plan les composantes sociale, culturelle et symbolique<sup>1</sup>. Ainsi, " l'idée même que la 'ressource humaine', sous ses aspects les plus divers,

puisse constituer à son tour un champ de rationalisation et donc de gestion est devenue acceptable. La prise en compte des facteurs humains ou sociaux s'inscrit désormais comme une logique d'entreprise particulière, avec ses acteurs et ses pratiques ; elle n'est plus un regard extérieur sur l'entreprise ou une analyse nécessairement critique, mais un nouveau champ de rationalisation en développement au même titre que l'informatisation ou que telle ou telle nouvelle logique commerciale. Dans cet univers en mouvement, la frontière épistémologique et méthodologique entre les technologues de l'organisation, d'une part, et les sociologues ou les psychosociologues, d'autre part, devient moins nette "<sup>18</sup>.

Ces stratégies des directions, les transformations de l'organisation du travail et de la gestion des rapports sociaux ont notamment ouvert la voie aux sociétés de " consulting " en ingénierie sociale. Les experts sociaux, pour la plupart formés au management, aux relations publiques, à la publicité, parfois aux sciences sociales ou psychologiques, n'hésitent pas à recourir, de manière souvent hétéroclite, aux différentes théories et méthodes des sciences humaines. Ils mobilisent des démarches visant le consensus entre les différentes composantes de l'entreprise, l'installation d'un climat de participation et de mobilisation des motivations, par le recours à des mesures du climat social, par l'installation de procédés de gestion des mentalités et de l'encadrement relationnel. En rendant possible la mise en œuvre de techniques intellectuelles d'intervention sur les comportements et les représentations des salariés, les sciences humaines et sociales se sont révélées être des alliées fort utiles dans ce grand chamboulement du monde du travail, considéré comme une réponse à la crise de productivité, mais aussi et surtout une réponse à la crise de légitimité sociale de l'entreprise capitaliste, fortement écorchée par les divers mouvements anti-capitalistes des années 1960 et 70. Les sciences sociales ont parfois été mobilisées pour apporter une caution scientifique à ce travail de légiti-

16 Des entreprises françaises ont eu recours à l'ethnologie pour identifier ce fond culturel commun, le formaliser et l'utiliser dans le cadre d'une campagne interne de mobilisation du personnel : " on cherche à mettre au jour les mythes qui mobilisent les énergies et assurent la cohésion du groupe. L'ethnologie trouve ainsi en entreprise un nouveau champ d'investigation. Spécialisée dans l'étude des sociétés primitives de petite dimension et dotées d'un outillage rudimentaire, cette science humaine est mise au service d'une tribu plus technicisée, mais qui semble rester tout aussi primitive ", in Jean-Pierre Le Goff, *Le mythe de l'entreprise*, Paris, La Découverte, 1992, p. 51.

17 Voir Bernard Floris, *La communication managériale*, Grenoble, PUG, 1996.

18 Armand Hatchuel, " Les savoirs de l'intervention en entreprise ", in *Entreprises et Histoire*, n°7, déc. 1994, p. 64.

tion de l'entreprise, élisant cette dernière comme lieu central de l'activité sociale<sup>19</sup>. En outre, ces modes d'intégration de savoirs des sciences humaines vont s'inscrire dans le long terme à travers une professionnalisation de certaines fonctions, une mise en place de nouvelles filières de formations axées autour de " la communication ". Aussi assiste-t-on à une institutionnalisation de ces procédés " culturels " de gestion à travers la multiplication au sein des firmes de taille moyenne et grande de services de communication appelés à gérer les comportements et les représentations sociales du personnel. Un espace professionnel de la communication dans l'entreprise s'est ainsi constitué, dans lequel s'engouffrent bon nombre de diplômés issus des sciences humaines et sociales<sup>20</sup>.

---

19 Symptomatique est à cet égard l'apparition, en France, d'une nouvelle perspective d'analyse du monde du travail axée spécifiquement autour de l'entreprise. Prenant acte de la " réhabilitation de l'entreprise ", considérée comme un véritable " phénomène de société ", un groupe d'une vingtaine de chercheurs réunis autour d'une thématique commune entreprend une nouvelle théorisation des lieux de production: l'entreprise doit être vue comme l'institution désormais centrale de l'époque contemporaine autour de laquelle le destin de la société se joue; dirigeants et gestionnaires sont portés " en première ligne de l'invention de la société ". La sociologie de l'entreprise cherche à appréhender l'entreprise dans son autonomie, dans ses particularités et ses logiques spécifiques, s'inscrivant de ce fait en faux contre la sociologie du travail qui avait toujours refusé de faire de l'entreprise un objet d'investigation en soi. Cette approche va aussi militer pour le développement de nouvelles pratiques de recherche associant plus étroitement chercheurs et entreprises dans un " souci de répondre à une demande de diagnostic et d'aide au changement des structures de travail ", *L'entreprise, une affaire de société*, sous la direction de Renaud Sainsaulieu, Paris, PFNSP, 1990, p. 24. Cet ouvrage est en quelque sorte fondateur de ce courant d'analyse.

20 Jacques Walter, *Directeur de communication*, Paris, L'Harmattan, 1996. Walter souligne l'absence de formation spécialisée menant aux fonctions de " directeur de la communication " et la multiplicité des secteurs d'activités dont sont issus les titulaires actuelles: science politique, gestion, journalisme, marketing, publicité, commerce, etc. Toutefois, des lieux spécifiques de formation à la communication se multiplient, qui associent des enseignements en sciences humaines et sociale à des techniques de marketing ou de gestion.

L'introduction de ces méthodes d'approche et d'analyse propres aux sciences humaines n'est pas sans conséquences sur le vécu quotidien des salariés, elle suscite l'apparition de nouvelles modalités de structuration des rapports de travail, de nouvelles modalités du rapport à soi et aux autres<sup>21</sup>. Bon nombre de salariés ont appris à gérer leurs comportements et leurs relations à autrui sur la base des technologies intellectuelles psychologisantes proposées par le management. Savoir se mettre en valeur, cultiver le sens du placement, développer le self-control ainsi que les procédés de séduction et de persuasion figurent parmi les multiples astuces appliquées à l'échelle individuelle pour gérer les interactions de face-à-face. Ces procédés " d'ingénierie sociale " comme certains sociologues les appellent, s'appuient sur des formes rationalisées de contrôle des émotions et d'examen de soi à des fins professionnelles d'orientation de son comportement et de celui d'autrui. Ces technologies intellectuelles de gestion de soi sont aujourd'hui connues par de larges franges du personnel, à tel point qu'on assiste à une " tendance dominante à généraliser l'ingénierie sociale comme mode normal de relation à autrui " <sup>22</sup>. Elles témoignent d'un processus de rationalisation de la communication interpersonnelle dans les relations de travail: la constitution d'une représentation de soi, la structuration des rapports sociaux au travail, passent à travers des procédés de gestion de soi inspirés par certains savoirs des sciences humaines.

Enfin, dernier élément méritant d'être souligné par rapport à la redéfinition discursive et symbolique du monde du travail: le travail des chercheurs en entreprise. La recherche se trouve directement affectée par ces processus, puisqu'on assiste à une multiplication des recherches d'acteurs directement impliqués dans l'entreprise, s'appuyant abondamment sur les acquis des théories des

---

21 Michel Villette, " L'ingénierie sociale: une forme de la sociabilité d'entreprise ", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°91-92, 1992.

22 *Op. cit.*, p. 60. Sur cette question, on pourra aussi consulter l'ouvrage de Arlie R. Hochschild, *The managed heart*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1983.

organisations. L'image du spécialiste en sciences sociales s'est du coup profondément modifiée en l'espace d'une décennie au sein des sphères dominantes des entreprises: " le chercheur, remarque Pierre-Noël Denieuil, y est très souvent présenté comme un consultant, un collaborateur qui aide à la restructuration du tissu social et à l'émergence de nouveaux modèles de gestion. Loin du sociologue agitateur des années 60-70, l'image du chercheur en sciences humaines devient celle du collaborateur avec qui on négocie. On privilégie ainsi une non-conflictualité dans une union pour la restructuration du tissu social et l'émergence de nouveaux modèles de gestion. On assiste ici au glissement vers une redéfinition du rôle de l'intellectuel. Il n'est plus celui qui est contre la hiérarchie ou qui discourt, qui défend l'ouvrier ou l'exécutant, mais plutôt celui qui propose des solutions et agit, qui coopère avec les responsables<sup>1,23</sup>. On peut ajouter du reste que le chercheur en entreprise se voit lui-même confronté à une situation relativement nouvelle : il se retrouve de plus en plus à prendre pour objet des acteurs de l'entreprise dotés du même bagage intellectuel, pratiquant le même type d'analyses, mobilisant des techniques d'objectivation du social analogues, certes dans des conditions et des contraintes institutionnelles différentes et à des fins autres.

### ***Une nouvelle configuration intellectuelle ?***

Les transformations des dispositions du monde de la recherche à l'égard de l'entreprise renvoient à des processus structurels à situer en arrière-fond: d'une part, une reformulation de la division du travail de production discursive sur le monde social; d'autre part, une redéfinition du rapport entre le champ scientifique et l'univers pratique des entreprises et plus globalement du monde social. Le premier processus renvoie

à l'irruption sur le marché du travail d'acteurs et d'actrices sociaux dotés d'une formation en sciences humaines et d'une expérience de formalisation du social. Parallèlement, on assiste à l'émergence de nouvelles professions intellectuelles et à la croissance des secteurs du travail intellectuel à des fins directement opératoires (consulting, publicité, industrie du sondage...)<sup>24</sup>. On assiste ainsi à un mouvement de multiplication des lieux du discours " expert " sur le monde social, des positions de médiateurs, de producteurs d'objectivations du social<sup>25</sup>. Certains de ces nouveaux " intellectuels " que Sartre appelait naguère les " techniciens du savoir pratique "<sup>26</sup> fondent leur légitimité de parole et d'intervention sur leur appartenance ou leur proximité avec les sciences humaines auxquelles ils empruntent certains registres ou modes d'argumentation. D'autres ont encore un pied dans le champ scientifique et pratiquent le consulting pour arrondir leur fin de mois ou pour mettre la

23 Pierre-Noël Denieuil, " Le chercheur et le gestionnaire dans l'entreprise. Atouts et limites du modèle culturel ", in *L'Homme et la société*, n°95-96, 1990, p. 82 ; " L'entreprise comme culture. Recherches socio-anthropologiques des années 80 ", in *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XC, 1991, pp. 107-120.

24 Le secteur du conseil s'est considérablement développé au cours des deux dernières décennies. Voir notamment : Michel Villette, *L'homme qui croyait au management*, Paris, Seuil, 1988 ; Odile Henry, " Entre savoir et pouvoir. Les professionnels de l'expertise et du conseil ", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°95, décembre 1992 ; Max Gantenbein, " Un métier de rêve. Regards dans les coulisses du métier de consultant ", in *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°98, juin 1993.

25 Voir sur ce point Erik Neveu, 'Sociostyles'..., *op. cit.*

26 Jean-Paul Sartre, " Plaidoyer pour les intellectuels ", in *Situations, VIII*, Paris, Gallimard, 1972, pp. 385-455. Dans ce texte, Sartre opposait les intellectuels aux techniciens du savoir pratique : les premiers ont conscience de l'opposition entre la recherche de la vérité pratique et de l'idéologie dominante ; ils luttent contre l'idéologie et œuvrent pour une universalité sociale, prenant en compte tous les intérêts en jeu, ce qui les amène inévitablement à prendre le point de vue des plus défavorisés qui, par le existence même, contredisent les prétentions de l'idéologie dominante. Quant aux techniciens du savoir, ils se font les porte-parole d'intérêts particuliers, ils renforcent l'idéologie dominante dans leur volonté de ne pas aller voir " au-delà " ; ils participent ainsi à l'éloignement des dominés de l'action émancipatrice.



main à la pâte dans le monde pratique<sup>27</sup>.

La multiplication des lieux de production des représentations du monde social va de pair avec un déplacement de certains d'entre eux: l'université, par exemple, qui était jusqu'à peu le centre de gravité autour duquel s'affairaient les intellectuels et au sein duquel se produisaient essentiellement les discours scientifiques "légitimes" sur le monde social, subit un effritement par la multiplication des lieux de discours d'apparence scientifique. Ceci non seulement complexifie la division du travail de mise en discours expert sur le social mais tend également à produire une redistribution de l'espace des agents sociaux affectés au travail de production de discours sur le monde social. Une multiplicité de positions de médiateurs assurant la transition des modes d'objectivation du monde social et empruntant leurs services à la science fait place à la situation relativement homogène qu'on connaissait jusqu'ici. Le second processus renvoie à la redéfinition du rapport entre la recherche, l'université et les lieux "demandeurs" de sciences humaines. Ce rapprochement se traduit notamment par l'exécution de recherches commandées par les directions d'entreprise, par une disponibilité plus grande de la recherche envers les demandes de ces dernières<sup>28</sup>, ou encore par

la mise en place de formations venant directement du monde économique. L'ensemble de ces transformations ne se fait pas sans un certain nombre de conséquences relativement graves pour la recherche, parmi lesquelles on peut citer la perte d'autonomie des chercheurs quant à la définition de leur objet d'étude, la menée de l'investigation en fonction des questions que posent les commanditaires - qui dissimulent souvent bien mal les intérêts de ces derniers...

L'intégration de savoirs des sciences humaines au sein du monde du travail et l'intervention de spécialistes issus de ces dernières s'inscrit dans une configuration intellectuelle spécifique, propre à l'époque actuelle, et n'aurait guère été envisageable quelques décennies plus tôt. En France par exemple, la collaboration avec le monde du management et de l'entreprise apparaît à un moment où le champ intellectuel a subi de profondes reconfigurations: les approches théoriques "critiques", en rupture ouverte avec le pouvoir et le capitalisme, qui caractérisaient une partie importante du champ intellectuel à partir des années 60<sup>29</sup> ont cédé le terrain aux approches "conciliantes" avec le système économique en place, plus axées sur le "problem solving", comme disent les Américains. Selon Larry Portis, ces transformations théoriques se sont traduites en sociologie par une revalorisation d'approches privilégiant le consensus au détriment du conflit, par un retour à des po-

---

27 Des recherches approfondies ont été menées en France notamment par Odile Henry, montrant que l'espace du conseil en entreprise, loin d'être homogène, est traversé par des oppositions organisées entre un pôle à tendance "technocratique" dont les références sont à dominante managériale et anglo-saxonnes et un pôle plutôt "intellectuel", dont les références sont plutôt françaises et académiques, empruntant au sciences humaines et sociales. Voir Odile Henry, *op. cit.*

28 On trouvera des éléments dans les ouvrages suivants: Cahiers de Cargese, *Entreprises et chercheurs à la recherche d'un partenariat*, L'Harmattan, Paris, 1991; Yvonne Meynaud, *Les sciences sociales et l'entreprise*, Paris, La Découverte, 1997; *Entreprise & histoire*, n°7, décembre 1994, numéro spécial "Le recours aux sciences sociales"; Yves Nicolas, "L'expert et l'universitaire. La fin d'une guerre-froide?", in *Sciences de la société*, n°32, 1994. D'une manière générale, ces ouvrages montrent combien les sciences sociales et humaines perdent de leur extériorité et de leur autonomie à l'égard de leur

---

objet au profit d'une relation de proximité, sinon de partenariat. Le chercheur est sollicité pour produire un savoir opératoire, apporter des connaissances orientées vers la maîtrise technique des univers sociaux de travail, entre autres par la prévision. On peut se demander si une nouvelle figure de chercheur n'est pas en train d'émerger, intervenant en adéquation avec les exigences des entreprises contemporaines et produisant du même coup des connaissances à prétention scientifique. En tous cas, ce partenariat avec les entreprises produit des "lieux d'hybridation" au sein desquels le chercheur devient un "acteur hybride, travaillant à un niveau intermédiaire de production de connaissance entre l'approche scientifique et la réponse opérationnelle aux questions des entreprises". Cahiers de Cargese, *op. cit.*, p. 114.

29 Voir par exemple Philippe Gottraux, *Socialisme ou Barbarie. Du militantisme au désengagement*, Thèse de doctorat, Faculté des sciences sociales et politiques, Université de Lausanne, 1995.

sitions théoriques plus "classiques" et proches d'optiques de type "réformistes" abondamment présentes dans le champ intellectuel de la première partie du siècle, avant le déferlement de la vague critique dans l'après-guerre<sup>30</sup>. Mais cela renvoie également à l'érosion de la figure française de "l'intellectuel engagé" qui s'était mise en place à partir de l'affaire Dreyfus au tournant du siècle. Une des nombreuses raisons réside dans l'augmentation sans précédent du nombre de professeurs d'université au cours de la décennie 70<sup>31</sup>. La conséquence en est une fragmentation du savoir en une multiplicité de sous-disciplines, de spécialités ou de courants d'analyses, alors que le prestige de l'intellectuel se fondait sur un savoir universel et une autorité d'intervention sur tous les terrains. La logique de la balkanisation des savoirs, non seulement, fait fondre cette figure engagée de l'intellectuel universel, mais ouvre la voie aux experts et aux conseillers, ultras spécialisés dans leur domaine d'activité. Les conditions d'éclosion de dispositions favorables à l'égard de l'expertise et de l'intervention des "techniciens du savoir pratique" sont alors réunies.

### **Conceptions et constructions de la connaissance du social**

Des savoirs ou des techniques issus des sciences humaines viennent donc structurer les rapports sociaux en s'intégrant à différents secteurs de l'activité sociale selon quelques-unes des modalités mises en évi-

dence jusqu'ici. Ils sont mobilisés pour interpréter des situations, pour objectiver le jeu politique, pour cerner les "goûts" d'une population cible, pour tenter résoudre des "problèmes sociaux" ou encore tenter d'augmenter l'efficacité d'une structure de production. Si des dimensions institutionnelles, des rapports sociaux de pouvoir et de conquête de légitimité président à cette intégration des modes de conceptualisation issus des sciences humaines dans la gestion quotidienne de la société moderne, on peut faire l'hypothèse que des conceptions de la connaissance, situées en "arrière-plan", rendent également possibles ces modes d'appropriation.

### **Les conditions de la maîtrise du social : retour sur la réflexivité moderne**

La tradition sociologique a très tôt introduit la distinction entre "société moderne" et "société traditionnelle", classification binaire illusoire et emprunte de jugement de valeur, mais qui a toutefois l'avantage de permettre d'ordonner et de rendre intelligible des questions complexes. Selon cette conceptualisation, les "sociétés traditionnelles" ou "pré-réflexives" se rapportent à un ordre transcendant défini indépendamment, en dehors et en dessus d'elles, qui détermine de part et d'autre leur organisation sociale, rendant impossible toute remise en cause, toute prise sur les fondements de leur existence collective. L'organisation sociale reste conforme à un ordre permanent, défini par la tradition, les dieux, les ancêtres, etc.: ces sociétés pensent leur structuration en rapport à autre chose qu'elles-mêmes, à un ordre transcendant, sans remise en cause du système de normes qui les fondent. L'absence de distanciation et d'auto-interprétation inscrit l'activité sociale dans un rapport d'imédiateté à la tradition, évacuant toute possibilité de prise sur son contenu et, du coup, toute émergence d'alternatives sociales et politiques. Aussi les sociétés traditionnelles ne parviennent-elles pas à se constituer un savoir réflexif sur elles-mêmes, ni à mettre à distance les traits spécifiques de leurs ordonnancements, ce qui rend improbable, voire impossible, toute visée de savoir et de contrôle des êtres humains sur les modalités

30 Voir sur ce point Larry Portis, "Critique et consensus dans la sociologie française hier et aujourd'hui", in *L'Homme et la société*, n°95-96, 1990.

31 Georges Ross, "Fragmentation du marché intellectuel et disparition de l'intellectuel de gauche", in Yves Mény, *Idéologies, partis politiques, groupes sociaux*, Paris, PFNSP, 1989, pp. 101-121 ; Georges Ross, "French Intellectuals from Sartre to Soft Ideology", in Lemert, Charles (éd. par), *Intellectuals and Politics: Social Theory in a Changing World*, Los Angeles, University of California, 1991. Pour une analyse fine du désengagement des intellectuels français dans l'après-mai 68 et jusqu'en 1983, on pourra consulter: François Hourmant, *Le désenchantement des clercs*, Rennes, PUR, 1997.

symboliques de leur organisation collective<sup>32</sup>.

L'entrée dans " la modernité " inscrit une rupture profonde avec la transcendance propre aux sociétés traditionnelles, à travers un processus d'objectivation générant des sociétés prenant conscience d'elles-mêmes. Le sujet accède à la réflexivité, devient apte à s'abstraire en pensée de son environnement social qu'il transforme en objet soumis à son observation, voire à son contrôle; il transforme les anciennes fatalités du monde en éléments saisissables et intelligibles. Le monde pratique s'extériorise et rompt l'imédiateté avec la tradition pour mettre celle-ci en discussion, la questionner, sinon la réfuter. L'apparition des sciences de l'homme à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle est le produit de cette mutation cognitive qui rend possible la constitution d'un savoir réflexif de l'être humain sur lui-même. L'être humain qui n'était pas pensé comme un objet de savoir devient un objet de science. Il devient le socle de toute élaboration de la connaissance, son fondement est remis en question, sa posture est problématisée par les connaissances qu'il développe à son propos: le nouveau savoir explore les profondeurs jusqu'alors insaisissables, entreprend d'aller à la recherche des forces cachées, ce qui ouvre un champ d'investigation considérable. Cette mutation historique des modes de connaissance de l'être humain sur lui-même produit de nouvelles manières de rendre intelligible le monde empirique, de le conceptualiser, d'en organiser sa représentation : " pour la première fois l'homme s'offre la possibilité d'un savoir positif" remarque Foucault<sup>33</sup>. Un nouvel ordonnancement du monde, de l'histoire, du temps, des catégories de classement, de comptage, de classification, etc., se constitue au sein de cette configuration du savoir qui place désormais l'être humain comme un objet de savoir par le sujet connaissant.

---

32 Pour une analyse plus approfondie de cette question, nous renvoyons à l'analyse éclairante qu'en fait Louis Quéré : *Des miroirs équivoques*, Paris, Aubier.

33 Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 363.

## **La conception instrumentale du savoir et la gestion sociale**

La spécificité des sociétés modernes réside donc dans leur capacité de mise à distance des structures symboliques qui les fondent à travers un processus d'objectivation qui voit naître les sciences humaines: le savoir non explicité des sujets sociaux, constitué de manières de faire, de compétences non dites et non visibilisées formées dans un système normatif irréflecti est extrait de l'univers pratique et formalisé, rendu visible et explicite. Cette mise en extériorité des rapports sociaux par rapport à eux-mêmes réunit les conditions de possibilité fondamentales d'une intervention humaine sur les modes d'organisation collectifs. Les modes de structuration du social sont dès lors susceptibles d'entrer dans une stratégie consciente et planifiée, d'être soumis à des visées de contrôle, grâce à cet accès à la réflexivité et ces pratiques d'objectivation. Les technologies de la gestion culturelle, qui puisent leurs procédés opératoires dans le corpus des sciences humaines et sociales, trouvent leurs assises cognitives dans cette montée en abstraction des relations sociales. La matrice de connaissances au fondement de l'action et de l'identité sociales se trouve soumise à une extériorisation et devient l'objet de procédés destinés à orienter les relations propres au procès de socialisation. Les compétences constitutives de la culture se trouvent extraites de leur univers pratique et soumises à une objectivation de type scientifique. L'intervention des modes d'objectivation, notamment des sciences humaines, prennent progressivement la place de la tradition culturelle en matière de structuration de l'identité des sujets et de motivation de leur action jusqu'à devenir le seul mode d'interprétation du monde considéré comme valide. Le savoir pratique implicite transmis par la socialisation est remplacé par un savoir objectivé basé sur des opérations scientifiques traduites en méthodes et procédés. Ce savoir objectivé est inséré dans des techniques de gestion de l'environnement social et va de pair avec l'avènement d'une conception instrumentale du savoir: le savoir est vu comme un pouvoir de disposer des êtres humains et des choses. Techniquement utilisable, il reflète la logique de l'action

instrumentale visant à objectiver l'espace social dans son intégralité de manière à pouvoir le contrôler et maîtriser ses relations. Les critères d'efficience, de maîtrise des rapports sociaux, de recherche de performance optimale régissent ainsi la science soumise à cette conception instrumentale, mais du coup réduite à l'état de technique. Cette conception utilitariste de la connaissance est profondément ancrée dans la modernité contemporaine et guide les orientations actuellement dominantes des sciences humaines: soumission de la recherche scientifique aux impératifs de performance (optimisation du rapport entre dépenses et bénéfices) et subordination aux critères économiques. Les orientations scientifiques sont définies par leur efficacité et ne deviennent valides que lorsqu'elles sont susceptibles de produire des résultats observables et mesurables et surtout d'accroître la capacité de disposer de l'environnement social. Le savoir-faire instrumental et la réussite pratique comptent avant toute chose à tel point que " la réussite organisationnelle devient en elle-même et pour elle-même la finalité déterminante et la valeur justificative autosuffisante " <sup>34</sup>.

Cette conception instrumentale du savoir repose sur un système de représentation scientifique et techniciste alimenté par un positivisme latent qui prétend donner réponse à la totalité des " problèmes " par le recours à l'objectivation scientifique. Elle va de pair avec un sens commun scientifique pour lequel le recours à l'autorité scientifique est requis pour toute interprétation du monde. Les matrices d'appréhension des sciences remplacent les repères " traditionnels " de la culture non objectivée. Aussi les sciences tendent-elles à acquérir, comme le souligne Habermas, " le monopole de l'interprétation par rapport à la nature externe; elles ont dévalué les interprétations globales reçues de la tradition et ont transformé le mode de croyance en une attitude scientifique qui n'admet que la

croyance aux sciences objectivantes " <sup>35</sup> Pareil appel à la science fait de cette dernière une force productive à part entière. Aussi, le travail de recherche est-il organisé à la manière d'une entreprise industrielle : division du travail, parcellisation des tâches et impératifs de productivité s'imposent à l'activité de recherche. Au mieux, les chercheurs sont amenés à rendre intelligible des situations sociales dans l'optique d'une intervention sur ces dernières, au pire, ils sont condamnés à rechercher directement des solutions à des problèmes parcellisés. Le secteur scientifique devient dès lors essentiel à l'économie puisqu'il produit des catégories conceptuelles autorisant la saisie des réalités et l'application de démarches opérationnelles susceptibles d'accroître les performances du système. C'est en cela qu'il faut voir la réorientation de la politique universitaire et de l'organisation de la recherche, plus tournées vers " le marché ", la demande des agents économiques et la gestion sociale.

### **Les conditions d'élaboration de la connaissance**

L'impératif d'efficacité dans la maîtrise technique du monde social relève d'une conception instrumentale de la connaissance, mais s'inscrit aussi dans le contexte d'une modification des conditions de fabrication des savoirs. La logique de l'efficacité s'impose non seulement comme forme sociale présidant aux usages pratiques des sciences humaines et sociales, mais également aux conditions de fabrication d'une connaissance du social. Aussi retrouve-t-on, dans les universités ou les centres de recherche, les procédés d'organisation à l'œuvre dans le monde de l'entreprise industrielle. Cercles de qualité, petits boulots précaires, modes de gestion empruntés à l'entreprise, etc., illustrent combien la gestion de la recherche et de l'enseignement supérieur s'inspire des institutions devant dégager du profit et fournir des prestations dont on mesure la performance. " Les années quatre-vingt-dix montrent - avec l'introduction massive d'emplois précaires - que

---

34 Michel Freitag, *Le naufrage de l'université et autres essais d'épistémologie politique*, Paris/Québec, La Découverte/Nuit blanche éditeur, 1995, p. 32.

---

35 Jürgen Habermas, *Raison et légitimité*, Paris, Payot, 1973, pp. 163-164.

l'organisation sociale de l'université n'est guère éloignée de ce qu'on peut observer dans les entreprises, que l'institution est loin d'être le reflet de l'idéal humaniste dont elle pourrait être porteuse ou dont elle se targue parfois de paraître à l'extérieur. (...) L'université est une organisation dont la survie dépend de plus en plus de sa capacité à attirer un nombre d'étudiants contre d'autres universités qui ont ce même souci. La logique de concurrence n'est pas une nouveauté, mais la notoriété construite sur le savoir dispensé s'est déplacée sur une notoriété construite sur la capacité à fournir un savoir et un savoir-faire négociable sur le marché du travail. D'où l'intérêt des filières concernées de tisser des relations durables avec les entreprises, et de bonnes relations<sup>m36</sup>.

La mise en concurrence des unités de recherche pour le recueil de fonds, la mesure des performances des activités d'élaboration des savoirs modifie donc en profondeur la production même de ces savoirs. La mise en situation de devoir " vendre son travail " a des effets à terme sur la production des recherches, en orientant le choix vers des recherches moins exigeantes et plus " vendables ", plus à même de convenir aux demandes des " acheteurs " potentiels. Le chercheur se voit d'emblée mis dans une posture d'entrepreneur qui produit des biens et les commercialise sur un marché concurrentiel. De nouvelles compétences, qui non rien à voir avec l'activité scientifique, sont dès lors requises, les comportements-marketing s'installent à tous les niveaux : nécessité de trouver des fonds, valorisation

---

36 Thomas Heller, " Le chercheur face à la communication d'entreprise ", in *Communications d'entreprises et d'organisations*, Christian Le Moëne (textes réunis par), Rennes, PUR, 1998, pp. 22-23. En outre, il convient de souligner une dimension essentielle pour la recherche: le chercheur investiguant le monde de l'entreprise se trouve d'emblée dans une situation de proximité avec l'objet étudié: les mécanismes qu'il observe sont de même nature que ceux qu'il se voit appliquer dans son propre travail de recherche. Le fossé séparant le monde intellectuel du monde du travail s'est du coup profondément rétréci, ce qui, contrairement à ce qu'on pourrait croire, renforce l'opacité de ce monde pour le travail, en le rendant moins étranger au regard extérieur.

de soi et de ses produits de recherche, transformation des projets de recherche au niveau même de leur conceptualisation initiale, etc. Comme le souligne à juste titre Jacoby qui constate la disparition de la figure de " l'intellectuel public indépendant ": " Le *networking* (réseau de contacts et de piston) est devenu la clé de la diffusion des idées, elles-mêmes considérées comme un produit à vendre sur le marché académique. A l'heure actuelle, c'est la compétence gestionnaire et les techniques marchandes qui prennent le pas sur le travail intellectuel " <sup>37</sup>.

### Savoir instrumental ou savoir réflexif

Habermas avait distingué trois types d'" intérêts de connaissance "<sup>38</sup>, conçus comme des formes transhistoriques d'exercice de la pensée, qui correspondent à un mode particulier de dévoilement du réel en rapport à certaines fins - la connaissance, selon lui, ne s'affranchit jamais des intérêts du monde social malgré les multiples dissimulations de ses présupposés normatifs. Tout d'abord, il y a l' " intérêt technique " de maîtrise du réel propre aux " sciences empirico-analytiques ", orientées par la volonté de soumettre la réalité à la volonté humaine, par des visées d'appropriation du monde à des fins de maîtrise, au moyen du calcul, de la prévision et de l'intervention efficiente. Il y a, ensuite, l'"intérêt pratique " des sciences "historico-herméneutiques", guidées par la volonté d'établir avec des rapports sociaux historiquement autres un lien de réciprocité, privilégiant l'interaction, le décentrement de soi dans une ouverture à l'autre par une élucidation de l'étrangeté de ses expressions. Le savoir, enraciné dans la vie historique, doit permettre un décentrement par rapport à soi, une ouverture à un autre que soi. Enfin, il y a l'"intérêt émancipatoire " propre aux " sciences praxéologiques " critiques qui élaborent un savoir porté

---

37 Russel Jacoby, *The last intellectuals*, New York, Basic Books, 1987, cité par Larry Portis " Autour de la théorie sociale post-moderniste ", in *L'homme et la société*, n°1 1-112, janvier-juin 1994, p. 147.

38 Jürgen Habermas,, "Connaissance et intérêt", in *La technique et la science comme " idéologie "*, Paris, Gallimard, 1973.

par Pauto-réflexivité, c'est-à-dire par des sujets aptes à se comprendre eux-mêmes. Ce type de savoir vise l'émergence de sujets autonomes accédant à la connaissance réflexive, l'auto-affirmation libératrice de sujets qui peuvent s'arracher aux aliénations et aux dominations. Par l'accès à une connaissance réflexive d'eux-mêmes, ils accroissent leur capacités de compréhension et d'action. Freud, par exemple, a fait de la réflexion une science visant la réappropriation de soi-même grâce au dépassement des refoulements enfouis dans l'inconscient profond. Les sciences humaines et sociales allant dans le sens d'une auto-réflexion axée vers l'émancipation et l'affirmation de l'autonomie peuvent " dévoiler les distorsions idéologiques qui assurent la perpétuation et la justification des dominations <sup>1,39</sup> pour rendre possible l'apparition de sujets de l'histoire conscients.

Cette typologie sommaire, mais néanmoins éclairante, des " intérêts de connaissance " permet de mieux saisir les bouleversements qui affectent à l'heure actuelle les champs de production de la connaissance du social. Les orientations prises dans la gestion de la recherche et de l'enseignement supérieur, allant de pair avec la redéfinition du rôle de l'université, participent à la réorientation des conditions d'élaboration des sciences humaines et sociales vers une mise en avant des intérêts techniques de maîtrise du réel et des visées performatives des " sciences empirico-analytiques ", au détriment des visées réflexives propres aux sciences critiques. La prescription préalable des objectifs à atteindre et l'accent mis sur la résolution de problèmes - plutôt que sur leur compréhension -, répond aux critères d'efficacité et de rentabilisation des sciences humaines. Les chercheurs se voient contraints de se conformer à un cadre restrictif défini préalablement, de respecter une temporalité, une organisation spécifique, ce qui modifie inmanquablement les conditions d'élaboration des savoirs sur l'être humain et la société. La connaissance n'est jamais pleinement affranchie des intérêts qui la guident, elle est

en prise directe avec ses conditions d'élaboration. La tendance actuelle qui favorise le développement des sciences empirico-analytiques orientées vers la résolution de problèmes pratiques, la recherche de solutions aux " problèmes sociaux <sup>40</sup> tels que définis par les commanditaires des recherches, relève d'un intérêt de maîtrise technique des rapports sociaux - par ceux qui ont les moyens de s'assurer ce projet de maîtrise. De plus, cette tendance actuelle de développement des sciences empirico-analytiques va dans le sens d'une connaissance de portée restreinte, enfermée dans la fragmentation disciplinaire, sans visée autre qu'une volonté d'appui et de conceptualisation superficielle des transformations sociales en cours.

### Conclusion

Après avoir mis en évidence les modalités d'usage pratique des savoirs des sciences humaines, les conceptions de la connaissance qui rendent possible ces usages et les conditions de construction des savoirs sur le social, deux observations peuvent être faites en guise de conclusion. Tout d'abord, dans les sociétés modernes contemporaines, les sciences humaines jouent un rôle dans la construction du sens des activités sociales : elle offrent des matrices d'appréhension du réel, des conceptualisations permettant de penser l'environnement social et de se penser soi-même, de se constituer des ordonnancements sensés de l'univers social. Elles participent ainsi amplement à la reproduction des structures par lesquelles les acteurs sociaux donnent sens à leurs activités, rendent leur monde saisissable, intelligible, se construisent une opinion, etc. Elles peuvent

---

39 Stéphane Haber, *Habermas et la sociologie*, Paris, PUF, 1998, p. 40.

---

40 Les " problèmes sociaux " ne s'imposent pas d'eux-mêmes, ils sont socialement construits à travers des opérations de classification, d'ordonnement, de constitution de causalité, d'organisation du sens. La démarche sociologique se doit de rendre compte des processus de construction sociale des dits " problèmes ", de prendre pour objet d'analyse la construction sociale des objets d'analyse plutôt que de les prendre comme argent comptant et feindre de leur donner réponse. Sur cette question, voir notamment Daniel Cefai, " La construction des problèmes publics ", in *Réseaux*, n°75, 1996.

mettre en éclairage des problématiques, faire le jour sur certaines thématiques non explicitées par les acteurs sociaux, mettre des contenus en débat, qui seront rediscutés, ré-appropriés, remis en cause, débattus. Mais leur usage technique donne également lieu à de nouvelles formes de domination et d'aliénation en offrant des instruments de contrôle et de gestion aux acteurs et aux groupes situés dans des positions de pouvoir. Les groupes dominés peuvent aussi perdre prise sur eux-mêmes et sur leur propre existence, être exclus de toute prise de décision, lorsque celles-ci sont présentées selon les canons de la rhétorique techniciste de l'expertise.

Ensuite, la dévaluation des références traditionnelles a renouvelé les modes d'interprétation du monde aujourd'hui assurés entre autres par les sciences humaines et sociales. Celles-ci viennent structurer le monde, fournir des cadres d'interprétation de portée englobante ; elles font partie des procédés par lesquels les sociétés modernes dépourvues de références transcendantales s'auto-interprètent. Tel a du moins été le cas jusqu'à la période actuelle, car les récentes évolutions vont dans le sens de profonds bouleversements. On peut en effet se demander dans quelle mesure les cadres d'interprétation offerts par les sciences humaines peuvent encore prétendre à un quelconque degré de généralisation, compte tenu du développement manifeste de balkanisations disciplinaires et d'approches ultraspecialisées dans des domaines particuliers. La logique de fragmentation du savoir et d'orientation instrumentale de la recherche, les délais de plus en plus courts impartis aux chercheurs et les impératifs de rendement immédiat ne va du reste pas favoriser les perspectives ambitieuses d'élaboration des savoirs. Michel Freitag note à cet égard combien le projet de connaissance "classique", lié à l'institution universitaire telle qu'elle s'est imposée ces deux derniers siècles, est remis en cause par les visées instrumentales et la fragmentation des savoirs dans ce qui appelle "l'âge technologique". Selon lui, l'université classique porte un "idéal d'orientation universaliste impliquant la transmission critique des acquis du passé et la synthèse des connaissances

ces nouvelles", elle est orientée vers le développement et la transmission d'un savoir à visée universaliste, impliquant "l'intégration ou du moins l'harmonisation des diverses connaissances disciplinaires à travers un dialogue qui a pour horizon le développement et la maîtrise d'une même culture réfléchie de type humaniste"<sup>41</sup>. Ce modèle cède le terrain à un modèle technocratique traversé par "un double processus de dissolution de l'unité synthétique à priori tant du sujet humain individuel que de la société, et de la perte correspondante de toutes les capacités de synthèse cognitive, d'orientation normative et d'harmonisation expressive à travers lesquelles une collectivité de fait peut se situer, positivement ou idéalement, dans la perspective de l'accomplissement de valeurs civilisationnelles qui donne sens à tout ce qui peut s'y accomplir, de même qu'aux divers conflits qui la traversent et qu'aux changements à portée historique dans lesquels elle peut s'être engagée et continue de se reconnaître elle-même. En d'autres termes, c'est la société en tant que telle qui se dissout dans le système du social et ses innombrables variables et composantes"<sup>42</sup>. Cette argumentation postulant l'étiologie des grands systèmes de signification propres à dispenser des références transcendantales aux sociétés modernes prend tout son sens, non pas dans la reprise de la thèse post-moderne de la disparition du sens, mais en rattachant cette évolution, d'une part, aux transformations structurelles des sociétés modernes engendrant une multiplication des professions de production de discours et la croissance des secteurs de la communication, et d'autre part, aux transformations organisationnelles des institutions productrices de savoirs, tels que les universités ou les laboratoires de recherche. La multiplication des producteurs de représentations et de discours sur le monde social opère une recomposition des systèmes de normes à portée restreinte mais dotés d'un pouvoir de normalisation certain - c'est le cas notamment des entreprises de Consulting.

---

41 Michel Freitag, *Le naufrage de l'université...*, op. cit., p. 41.

42 Michel Freitag, op. cit., p. 49.

Enfin, il convient d'ajouter pour terminer que, au vu des récentes évolutions des sociétés modernes partiellement retracées ici, il semble que les sciences sociales et humaines ne sauraient échapper à l'analyse de la portée de leurs conceptualisations du monde social sur ce même monde social. En d'autres termes, cela consiste, d'une part, à interroger les modes de réappropriation de leurs conceptualisations dans l'activité sociale, à faire des " effets de connaissance " un objet de connaissance à intégrer dans le procès d'élaboration de la recherche et de la conceptualisation. D'autre part, cela consiste corrélativement, à prendre pour objet, dans le cadre d'une démarche réflexive assumant

ses fondements normatifs, l'élan même de la construction d'objet et la mise à jour des structures normatives à partir desquelles se constituent des corps de savoirs. Cela revient en d'autres termes à interroger les conceptions de la connaissance et les fondements normatifs présidant à l'élaboration des savoirs, et finalement, à assumer un projet de connaissance ancré dans un corpus de normes et d'intérêts dont il convient de rendre compte et de fonder, sans pour autant tomber dans les apories du discours strictement philosophique et renoncer aux apports de la recherche en sciences humaines.